

EPIGRAMMES GRECQUES DU BOSPHORE

Un corpus des inscriptions du Royaume du Bosphore a été publié tout récemment par les soins de l'Académie des Sciences de l'URSS¹). C'est un volume de 952 pages qui contient 1326 documents épigraphiques provenant des villes grecques du Bosphore. On sait que les deuxième et quatrième volumes des *IosPE* de V. Latyshev, parus en 1890 et 1901 ne contenaient ensemble que 780 inscriptions. Déjà cet éminent savant russe préparait l'édition d'un nouveau Corpus du Bosphore. Il a rassemblé les textes épigraphiques publiés dans les revues russes et les inédits qui lui étaient communiqués par ses correspondants V. Schkorpil, I. Marti et E. Sterne. Après la mort de V. Latyshev, le travail de rédaction était continué par S. Jebelev et puis par S. Lourié et I. Tolstoi. En 1956 la section d'histoire de l'Académie des Sciences de l'URSS a confié les travaux de préparation et de rédaction du Corpus à un Comité présidé par V. Strouvé. Participaient aux travaux de rédaction les savants A. Dovatour, D. Kallistov, A. Boltounova, V. Gaïdoukevitch et T. Knipovitch. Les rédacteurs du Corpus ont dépouillé l'archive de Latyshev et révisé tout le matériel rassemblé par ses successeurs dans le travail de préparation. On s'est surtout efforcé de donner des descriptions soigneuses des reliefs des monuments funéraires. Mais le lecteur du nouveau Corpus déplorera l'absence totale des photographies d'inscriptions et de reliefs.

Le comité de rédaction a également vérifié tous les lemmes afin d'établir avec précision le lieu et les conditions de trouvaille de chaque pierre. Grâce à ces efforts les éditeurs du Corpus ont réussi à corriger maintes fois les lemmes des inscriptions. Les textes épigraphiques sont groupés d'après leur provenance; on a commencé par l'Ouest et continué le long de la côte depuis Panticapée et Phanagoria vers le Nord et puis vers le Sud jusqu'aux confins du Royaume du Bosphore à l'Est. Les inscrip-

1) *Corpus inscriptionum Regni Bosporani (CIRB)*, Moscou-Leningrad, 1965 (en langue russe).

tions de chaque ville et de chaque localité moderne ont été groupées selon leur contenu: décrets de proxénie, dédicaces, inscriptions honorifiques, documents relatifs aux travaux publics, actes d'affranchissement, inscriptions de thiasés, listes de noms, épigrammes et autres inscriptions funéraires.

Dans chaque section on a gardé l'ordre chronologique et pour les inscriptions les plus nombreuses – les épitaphes – on a suivi l'ordre alphabétique, selon la première lettre du nom du défunt. Les éditeurs du nouveau Corpus ont heureusement dépouillé toutes les publications dans lesquelles les documents épigraphiques du Bosphore ont été édités ou réédités. Un article sur une inscription de Gorgippia que j'ai publié en 1964 est discuté dans le *CIRB*²⁾.

Les index du Corpus sont détaillés et très utiles. Le volume en a huit: un index des dieux, des héros et de leurs épithètes, des termes culturels, des ethniques, des empereurs romains, des rois du Bosphore, des mois et des noms propres. Le huitième index est celui des mots grecs. Dans un appendice rédigé par A. Dovatour, sont discutées les particularités de la langue des inscriptions grecques du Bosphore.

Les éditeurs du Corpus ont malheureusement éliminé tous les documents de l'époque tardive à l'exception d'une seule épitaphe chrétienne, publiée dans les addenda. Cette inscription éditée par Schkorpil en 1900, provient de Kertch (No. 3 des *addenda*).

Ἐνθάδε κατάνι-
τε Ἐντροπίς· χα΄

Sur l'inscription deux croix.

L'an 601 de l'ère du Bosphore correspond à l'an 304 p. C. Les éditeurs ont « corrigé » les graphies phonétiques de cette épitaphe comme de tous les textes publiés dans le Corpus. Ainsi a été « éliminé » le iota parasite dans une autre épitaphe de Kertch publiée elle aussi par Schkorpil (No. 626).

Ἐμόνοια γυνή(ι) Ἡρακλεί-
δου, χαῖρε.

2) Voir B. Lifshitz, *Riv. Fil.* 1964, pp. 157-161, *CIRB*, 1126. Malheureusement mes remarques n'ont pas été comprises par les éditeurs du Corpus.

Le nombre des épigraphistes et des autres savants qui s'intéressent aux inscriptions du royaume du Bosphore et peuvent utiliser un Corpus rédigé en langue russe est encore assez restreint. Je reprend ici sept épigrammes qui ont été republiées dans le *CIRB* d'après des revues en langue russe et jusqu'ici semble-t-il inconnues en Occident. Six de ces épitaphes proviennent de Panticapée et une de Phanagoria.

I

CIRB, 116.

Stèle de calcaire, trouvée à Kertch et publiée par Schkorpil dans le *Journal de la commission archéologique impériale*, 1914, p. 20, No. 4.

Ζήνωνος παῖ(ς) κεῖται | Ἀπατούριος, ὄθ' ὑπὸ | γα(ι)η
Νικόπολις τε | γυνή Ἀπατουρίου | ἐνθάδε κεῖται.

Les éditeurs du *CIRB* datent l'inscription d'après l'écriture: seconde moitié du IV^e s. ou premières décennies du troisième siècle.

II

CIRB, 133.

Stèle de calcaire avec un relief qui représente un guerrier. Elle provient des environs de Panticapée et a été publiée par I. Marti dans le *Bulletin de l'Association d'histoire et d'antiquités d'Odessa*, 1915, p. 116. V. Latyshev a préparé l'édition de la stèle d'après une photographie et un estampage.

Ἀρίστων Ἀρίστωνος
χα(ρ)ῖρε
Οὐκ α(α)ῦσει γονέων χαλεπὸν πά|θος ἐνθα σ' Ἀρίστων,
ἀλλ' ἄρετή | πάτρας τείχεα ἑνόμενον.
Οὐ γὰρ δὴ | [φθι]μένοισι μετέσσει, ἀλλ' ἐνὶ μνήμῃ |
[πάντων Β]οσπορέων ἔσσ[εα]ι αἰδῖος |
--- [δ]μ' ἄνθυτο ἡλικία ---

L. 3: ΟΥΚΑΑΥΣΕ lapis; οὐ κ(λ)αύσει Latyshev. Cette lecture a été adoptée par les éditeurs. Je préfère οὐκ α(α)ῦσει avec dittographie. La phrase οὐ κλαύσει σε γονέων πάθος me semble

un peu bizarre, tandis que le verbe *αῖω* est employé avec l'accusatif depuis Homère³⁾.

Ce n'est pas la douleur de ses parents qui appellera ici Ariston, mais sa valeur, – la valeur de celui qui défendait les murailles de sa patrie.

Les éditeurs traduisent ce passage de l'épigramme comme suit: «Ce n'est pas la douleur profonde des parents qui t'appellera Ariston, toi, qui avais défendu les murailles de la patrie mais la valeur».

Pour la dernière ligne les éditeurs approuvent la lecture proposée par Latyshev qui a supposé une bévue du lapicide: *ἀνθυτο ἡλικία* pour *ἀνθυθ' ἡλικία*. Il s'agirait de l'imparfait moyen du verbe *ἀναθύω*. Ils traduisent: «la jeunesse a bouillonné».

L'emploi du verbe *ἀναθύω* dans ce sens est extrêmement rare⁴⁾; d'ailleurs ici il ne convient guère. Il faut sans doute entendre «ta jeunesse, Ariston a été sacrifiée pour la patrie». I. Marti a daté l'épigramme du I^e s.p.C. Latyshev l'attribua prudemment à l'époque romaine.

III

CIRB, 134.

Stèle de calcaire avec relief qui représente un homme couchant sur un lit tout près d'une table; à gauche un esclave debout tenant un vase qu'il tend à son maître.

Les deux premières lignes de l'inscription sont gravées sur le registre, les autres lignes, en bas, sous le relief.

La stèle a été découverte à Kertch et se trouve à présent au Musée local. Elle a été publiée par I. Marti dans le *Bulletin de l'Association de l'histoire, l'archéologie et l'ethnographie de la Crimée*, 1927, p. 118, et dans la *Revue de l'Académie de l'histoire de la culture matérielle*, 1935, pp. 78–79 (avec photo).

Ἡλιόδωρος
Ἡλίον ἐτῶν λβ'.

Τὸν πιστὸν ἔργοις πᾶσι καὶ | ἄμειπτον φίλοις
4 πατρὶς μὲν ἐξέθρεψεν | ἧ ποθομένη

3) Voir le dictionnaire grec de Liddell-Scott-Jones qui cite *A*, 461; *N*, 477; *ι*, 65; Théocrite, 13, 58. Cf. A. S. F. Gow, *Theocritus*, Cambridge, 1950, commentaire ad 13, 58, voir aussi 24, 47.

4) Le dictionnaire de L.-S.-J. cite Callimaque, *Hymne à Déméter*, 29.

Ἀμαστρίδης Ἡλιόδωρον | ἀποθανόντα δὲ
 Βοόσπορος ἔθαπεν ἀρτίχρονον νεανίαν
 ἔχω δὲ πατρίδας νῦν δύο | τὴν μὲν πάλαι
 8 ἐν ἧ τέθραμμαι τὴν δὲ | νῦν ἐν ἧ μένω.
 Στήλην δὲ ἀδελφοὶ τήνδε | ἔθηκαν εὐσεβῶς
 μνήμην ἔχοντες εἰς | ἀδελφὸν ἄξιον.

L'épigramme est composée en trimètres iambiques. On remarquera la reduplication de l'*omicron* dans le premier mot de la l. 6: Βοόσπορος évidemment pour former un dimètre iambique.

L'épithète ἀρτίχρονον νεανίαν (l. 6) convient difficilement à un homme âgé de 32 ans. Il s'agit apparemment d'une formule à laquelle l'auteur de l'épigramme n'a pas voulu renoncer. Le défunt originaire d'Amastris a été enterré par ses frères à Panticapée, une des capitales du royaume du Bosphore: ἀποθανόντα δὲ Βοόσπορος ἔθαπεν ἀρτίχρονον νεανίαν (ll. 5-6). Cette ville est appelée dans l'épigramme «la seconde patrie» du défunt parce qu'il y demeure à présent: τὴν δὲ νῦν ἐν ἧ μένω (l. 8). On remarquera la singularité de la formule finale: J'entends ἄξιον μνήμην ἔχοντες εἰς ἀδελφόν. La préposition εἰς avec l'accusatif est employée ici au lieu du génitif. La tournure habituelle est ἔχειν μνήμην τοῦ δεῖνα. Ἄξιος est employé comme un adjectif à deux terminaisons⁵⁾ et au sens absolu: digne.

Les éditeurs entendent autrement ce vers, ils traduisent: gardant pieusement la mémoire de leur digne frère. Ils datent l'épithète d'après l'écriture, du premier siècle de notre ère. Déjà Marti a fait remarquer que cette stèle est différente des monuments funéraires du Bosphore. Il a donc suggéré qu'elle avait été transportée par les frères du défunt d'Amastris à Panticapée. Les éditeurs du Corpus ont rapproché pour le transport des stèles funéraires de Bithynie une autre épithète de Kertch⁶⁾.

Τέριος Ρούφου
 Γιανὸς ναύκλη-
 ρος ἐτῶν ξβ'· τὴν
 4 δὲ στήλην ἔπεμ-
 ψαν οἱ συγγενεῖς
 [μνήμης χά]ρι.

5) Il est aussi employé par Nonnos, cf. L.-S.-J. s. v.

6) CIRB, 732. Cette inscription a été publiée par Schkorpil dans le *Journal de la Commission archéologique impériale*, 1915, p. 23.

Tertius Rufus l'armateur de Tios en Bithynie a été enterré à Panticapée et ses parents y ont envoyé la stèle. Un certain *Σειῆρος Σωκράτων Τιανός* est mentionné dans une autre épitaphe découverte dans les environs de Kertch⁷⁾.

Les relations étroites entre le royaume du Bosphore et les villes grecques de la côte sud du Pont-Euxin sont attestées par le décret de la *Νεικαιέων νέων σύνοδος* en l'honneur du roi du Bosphore Tiberius Iulius Sauromatès⁸⁾. Le roi est appelé dans ce décret *εὐεργέτην τῆς πατρίδος καὶ κτίστην* et aussi *ἐνεργετὴ* et fondateur de l'association des *νέοι*: *Νεικαιέων νέων σύνοδος τῶν ξαντῶν κτίστην καὶ εὐεργέτην*. Les éditeurs du *CIRB* rappellent la remarque de Latyschev, qu'il s'agit dans cette dédicace de Nicée de Bithynie. Mais ils soulignent que Latyschev n'a pas su expliquer comment le roi du Bosphore a pu fonder une *σύνοδος* des jeunes gens de Nicée: *sed quomodo rex Bosphoranus Nicaeae sodalicium iuvenum constituere ideoque κτίστης eorum dici potuerit, hodie, nemo iam accurate explicabit*. Les éditeurs du *CIRB* ont adopté l'explication proposée par T. Knipovitch: cette association a été fondée dans le royaume du Bosphore et non pas à Nicée. C'est tout simplement méconnaître la signification du titre *κτίστης*. Ce titre s'applique à celui qui a fait construire un édifice et il est donné assez souvent à un personnage qui a «fondé» la ville ou l'association en la comblant de bienfaits⁹⁾. C'était sans aucun doute le cas du roi du Bosphore qui était le bienfaiteur de l'association des *νέοι* de Nicée, et ceux-ci, reconnaissant, l'ont honoré du titre *κτίστης*. Le roi du Bosphore était d'ailleurs «fondateur» de la ville elle-même: *εὐεργέτην τῆς πατρίδος καὶ κτίστην* et T. Knipovitch ne suggère point qu'il s'agit d'une Nicée fondée par le roi sur le territoire du Bosphore. Pour les relations des villes de la côte sud de la Mer Noire avec le Bosphore on peut rapprocher le décret d'Amastris en l'honneur du roi Tiberius Iulius Rescouporis appelé *ἐνεργετὴ* de cette ville¹⁰⁾ et le décret de Prousius de l'Hypios en l'honneur du même roi¹¹⁾.

7) *CIG*, 2114c; *IosPE*, II, 301; *CIRB*, 705 (a. 129 p. C).

8) *IosPE*, II, 39; *IGR*, I, 883; *CIRB*, 44 (a. 117 p. C).

9) Cf. les inscriptions citées par J. et L. Robert, *Bull. epigr. REG*, LXIX, 1956, 317; LXXIV, 1961, 747.

10) *IosPE*, II, 42 et p. 291; *IGR*, I, 887; *CIRB*, 54 (a. 221 p. C).

11) *IosPE*, II, 43; *IGR*, I, 888; *CIRB*, 55 (a. 223 p. C).

IV

CIRB, 139.

Stèle de calcaire avec relief représentant une femme: c'est évidemment la défunte.

La stèle a été publiée par I. Marti dans le *Bulletin de l'Association d'histoire et d'antiquités d'Odessa*, 1911, pp. 88 sq. avec photo. Latyshev a préparé l'édition du monument pour le Corpus des inscriptions du Bosphore.

Μοῦσα γυνή
Πολυστράτου,
χαῖρε.

- 4 Ἡ[δ]ε Γλύκωνος ἐγὼ θνητάτηρ παρὰ τῶδε κάθημαι
εἰν Ἀΐδῃ, χήρη, ζῶντα λιποῦσα πόσιν
(οὐ) παρθένον, οὐκ ἄλοχόν με κ[α]τήγαγε βάσκανος Ἰαίδης
οὐ τέκνων γλυκερῶν εἰκόνα θησαμένη[ν],
8 ἀλλά με οἰκτροτάτη πάντων ἀπενόσφισε Μοῖρα
καί μ' ἐκ στοργῆς βιώτου εἰς ζόφον ἤγαγετο.

L'épigramme contient trois distiques élégiaques mais la première moitié du dernier vers n'est pas régulière ----υυ-.

L. 4. Ἡ[δ]ε Latyshev; Ἡ[γ]ε Marti. Latyshev comme Marti entend que la défunte a été enterrée près de son père Glycon: παρὰ τῶδε κάθημαι.

L. 6. (οὐ) Latyshev; οὐ παρθένον Marti qui entend que Μοῦσα n'était ni jeune fille ni femme, parce qu'elle n'a pas laissé d'enfants. Latyshev a fait aussi remarquer que cette syllabe est superflue du point de vue de la métrique. Mais nous avons vu que le dernier vers est aussi irrégulier. Les éditeurs ont souligné l'emploi du terme χήρη par l'auteur de l'épigramme. Ils ont expliqué que la défunte est appelée veuve car elle a été privée de son mari. Il semble qu'il s'agit ici précisément de l'adjectif χήρη au sens de «privé de quelqu'un» et non du substantif *veuve*.

Les éditeurs du *CIRB* datent l'épigramme d'après l'écriture, du premier siècle de notre ère.

V

CIRB, 144.

Stèle de calcaire avec relief: un homme couchant sur un lit devant une table ronde, à gauche une femme assise sur une chaise; près du lit à droite une petite figure d'un servent; entre

la table et la femme une esclave, dans le coin gauche une autre. L'inscription est gravée sous le relief.

La stèle a été découverte à Kertch et se trouve à présent au musée local. Elle fut publiée par Schkorpil dans le *Journal de la commission archéologique impériale*, 1912, p. 15 (avec photo).

- Πρὶν με θανεῖν, κατά-
κειμε ἐνθάδε ἐπὶ στη-
λίδι γλυπτῇ κουριδίης ἔνεκεν
- 4 Κλεοπάτρας, ἧς κάλλος
ἀμείμητον· οἰκοδεσπο(τ)ί-
ην δὲ ἀσύνκριτον μίαν τῶν Μου-
σῶν (ε) Πιερίδων ἔσχον σύ-
8 νευνον· εἵνεκα τῶδε τα-
[ύ]την στηλίδα ἀνε-
[στήσατ]ο Ζεῖλας Ταρσα-
[ρός νυμφευτ]ῆς ἀλόχῳι.

L. 5-6: ΟΙΚΟΔΕΣΠΟΛΙΗΝ lapis.

L. 7. Le lapicide a gravé un *epsilon* avant Πιερίδων. D'après Schkorpil, cette erreur serait le résultat d'une confusion avec ἐπὶ ἐρίδων parce que le lapicide n'avait pas compris l'épithète des Muses.

L. 8: ΤΩΔΕ lapis; sans doute pour τοῦδε avec ω pour ου. Les éditeurs ont lu τῶ(ν)δε.

L. 10: restitution du premier éditeur, qui a indiqué que le nom Ζεῖλας (= Ζηλαῖς) n'était attesté qu'en Bithynie (Athen. II, 58). Latyshev a lu Ζεῖλας Ταρσά[λου?...]ῆς ἀλόχῳι. Les éditeurs ont fait remarquer que les mots Πρὶν με... γλυπτῇ sont un hexamètre avec une erreur dans le quatrième pied, tandis que les mots Ζεῖλας... ἀλόχῳι forment un pentamètre.

Le relief représente le mari auprès de sa femme morte. La coutume de représenter sur les stèles funéraires des personnes vivantes avec les défunts est attestée aussi ailleurs¹²⁾. Le jeune mari parle en première personne et raconte qu'il est représenté sur la stèle à cause de sa femme. Dans l'éloge de la défunte, il souligne sa beauté et ses hautes qualités de ménagère. Οἰκοδεσποτία est ici employé au sens de οἰκοδεσποσύνη. Cet emploi du mot n'était jusqu'ici attesté. Mais les éditeurs du *CIRB*, entendent οἰκοδεσποτήη au sens de οἰκοδέσποινα et traduisent: «une ménagère incomparable». Ils n'ont pas vu qu'il s'agit dans cette

12) *Viestnik drevnisi istorii*, 1941, pp. 201-202, No. IV.

formule d'un accusatif de relation. L'auteur de l'épigramme attribue assez curieusement aux Muses l'excellence dans l'art ménager. C'est naturellement un compliment à la jeune femme, mais la comparaison aux Muses est ici peu heureuse. Or les paroles affectueuses adressées par *Zeïlas* à son épouse ne sont pas liées logiquement. La comparaison de la défunte à une Muse est mieux en place dans une autre épitaphe de Panticapée¹³):

Τὴν κάλλος ζηλωτὸν ἐνὶ θνατοῖσι λαχοῦσαν
Θειοφίλην Μουσῶν τὴν δεκάτην, Χάριτα,
πρὸς γάμον ὠραίαν κτλ.

La comparaison des jeunes filles ou des jeunes gens aux Grâces est plus fréquente¹⁴).

VI

CIRB, 147.

Stèle de grès avec acrotères; l'inscription est gravée dans un cadre. Elle a été découverte à Kertch en 1955 et se trouve au musée local. La stèle fut publiée par A. Boltounova dans *Sovietskaïa Archéologia*, 1959, 1, pp. 168-172 (avec photo).

L'écriture n'est pas uniforme: dans les neuf premières lignes on a employé l'*epsilon* et le *sigma* lunaires, le *mu* et l'*omega* cursifs, le *kappa* avec branches courtes, l'*omicron* et la boucle du *rho* plus petits que les autres lettres. L'écriture des autres onze lignes est sensiblement différente: ici l'*epsilon* et le *sigma* sont carrés, les lettres *mu* et *omega*, «monumentales», l'*omicron* et le *kappa* occupent toute la hauteur de la ligne et la boucle du *rho* est plus grande. Les éditeurs ont fait aussi remarquer que l'écriture des deux dernières lignes contenant la date est plus petite et peu soignée. Le lapicide s'est aperçu qu'il lui reste trop peu d'espace pour la date.

Χαίρειν μὲν πρότιστα | παρ' ἀνδρῶν ἀνδράσι ἡδύ· |
γνήσια ταῦ (ταν) τὰ φίλοις | ἐγνώκαμεν, ὃ παροδεῖτα· |
πάντα λογιζόμενοι καθ' ἐ|αυτοὺς ταῦτ' ἐφρονοῦμεν· |
4 τοῦ πρὶν ἀποθνήσκειν, | ψυχὴν ἰδίαν ἀναπαύειν, |
τερπ[όμε]νοι νεκύων | μνήμασι λαϊνέοις |
τὴν στήλην ἔθεμεν | ὁμοφρόνες ὁμονοοῦντες |
Καλλίτερος Βασιλείδου | καὶ Σύμφορος φιλέτερος |

13) W. Peek, *Griechische Vers-Inschriften*, I, 1955, 1989; *CIRB*, 130, 17-19.

14) Voir L. Robert, *Hellenica*, II, 1946, p. 115 et note 3.

8 καὶ μρωμένη Καλιοτέ|ρου ζήσασα φιλάνδρως |
 ἀέναον μνήμην τοῖς | παροδειτοφίλοις. |
 *Ετους δκφ', μηνός Ὑπερ|βερετα[ίου] ζι'.

L'an 524 de l'ère du Bosphore correspond à l'an 227 p. C. Les lignes 1-4 et 6-8 forment des hexamètres, les lignes 5 et 9 des pentamètres¹⁵). Mais l'auteur de l'épigramme a souvent négligé les exigences de la métrique grecque.

À la ligne 1 la première éditrice et les éditeurs du *CIRB* placent une virgule (ἢ ἄνω στιγμή) après ἀνδράσων. Je l'ai supprimée et l'ai placée à la fin de la ligne (après ἡδύ). Mme Boltounova a bien vu que ἡδύ est relatif à χαίρειν et elle a entendu que la salutation χαίρειν est appelée γνήσια. L'éditrice a traduit cet adjectif «usuel, enraciné»: «Cet (usuel) est agréable à des amis.»

La salutation χαίρειν avec la préposition παρά ou ἀπό est assez fréquente dans les épitaphes. Elle est souvent adressée au défunt: ε[λ]ς παρὰ πάντων χαῖρ[ε] dans une épigramme d'Amorgos¹⁶) mais elle est parfois adressée au passant: ἀ[λ]λά τὸ χαίρειν ἀφθονον εἰπὼν μοι χαῖρ' ἀπ' ἐμοῦ dit le défunt dans une autre épigramme d'Amorgos¹⁷). On peut aussi rapprocher le dernier distique d'une épigramme de Ionie¹⁸).

ἀλλά με τὸν τύμβωι κεκρυμμένον, ὃ ξένε, χαίρειν
 ἀδῆσας παρ' ἐμοῦ ταύτων ἔχων πάριθι.

Une formule pareille apparaît dans une épigramme de Heracleia en Carie¹⁹)

χαίροις οὔν, παροδεῖτα, παρ' Εὐτόχου

et dans une épitaphe métrique de Britannia²⁰):

χαῖρε σὺ παῖ παρ' ἐμοῦ.

À la ligne 2 Mme Boltounova et les éditeurs du *CIRB* ont lu γνήσια ταῦ (ταυ)τα φίλοις ἐγνώκαμεν, ὃ παροδεῖτα.

Ils ont traduit: Nous savons, ô passant, que le propre (ou l'«usuel» comme l'entend Mme Boltounova) plaît aux amis.

15) Pour cette irrégularité métrique les éditeurs du *CIRB* rapprochent W. Peek, 107, 285, 477, 674, 874, 966, 969, 985, 990, 994, 1015, 1157, 1404.

16) W. Peek, 369.

17) Peek, 741.

18) Peek, 1119.

19) L. et J. Robert, *La Carie*, II, No. 93, p. 189 (Peek, 1183).

20) Peek, 1352.

Il me semble que cette lecture ne donne pas beaucoup de sens et je lis ταῦτά.

Voici ma traduction des deux premières lignes: «Tout d'abord la salutation des hommes à des hommes est agréable; et nous savons bien, ô passant, que le même (c'est à dire le même affect) est propre aux amis.» Cela sert d'introduction aux lignes suivantes: les amis ont les mêmes affects et les mêmes pensées. De même que je lis à la ligne 3 ταῦτ' (= ταῦτά) ἐφρονοῦμεν au lieu de ταῦτ' de l'éditrice de l'épigramme et des éditeurs du *CIRB*, j'entends: «en réfléchissant le tout entre nous nous avons la même pensée (= nous étions d'accord)». On peut rapprocher pour cette tournure une épigramme de Rhodos²¹):

Ταῦτὰ λέγοντες, ταῦτὰ φρονοῦντες
ἤλοθον τὴν ἀμέτρητον ὁδὸν εἰς Ἀἶδαν.

Quelles étaient la pensée et la décision des amis? les lignes suivantes nous renseignent sur cette question. «Avant de mourir – goûtant un plaisir en regardant les monuments en pierre des morts nous avons placé la stèle du commun accord et ayant eu la même pensée». Suivent les noms de ceux qui ont pris cette décision et l'ont exécutée.

La deuxième moitié de la l. 4 ψυχὴν ἰδίαν ἀναπαύειν explique le verbe ἀποθνήσκειν, c'est donc un développement de la même pensée. La joie et le plaisir éprouvés par les spectateurs devant un beau monument funéraire est un thème fréquent dans les épitaphes et surtout dans les épigrammes. On peut rapprocher une épigramme gravée sur la tombe d'un *chartarius* de Smyrne²²).

Ἄλλος ἔχει πλοῦτον, κἀγὼ τόδε σῆμ' ὁ γεραιὸς
Ἐρμιανὸς χαρτάρης ἔσω κοίλης κατὰ πέτρας
πάντειμον, πολύτευκτον ὅπερ ποίησα, προκρεΐνας
4 μᾶλλον ἔχειν πλούτου, καὶ τεθνεὼς ἄγαμαι.

Dans une épitaphe métrique de Sardes²³) la défunte déclare que son mari l'a glorifiée car il a érigé sur sa tombe un monument funéraire: *μημεῖοις τοῖσδε κατηγλά[σεν]*. On trouve la

21) Peek, 933 cf. le dictionnaire de L.S.J. s. v. φρονέω qui cite Hérodote, I, 60; V, 3.

22) Peek, 477.

23) Peek, 1127 cf. 1983; pour ce motif dans les épitaphes voir aussi M. Schwabe et B. Lifshitz, *A Graeco-Jewish epigram from Beth-She'arim, Israel Explorer. Journal*, 6 (1956), pp. 78-88.

même idée dans une épigramme de Melos: l'époux de la défunte a fait bâtir un tombeau admirable: *θαητὸν τύμβον ἔτευξε βροτοῖς* et il l'a ainsi honoré: *ἐπεὶ γέ με κἀ[πο]θανοῦσαν Ζήλων ἀθανάταις ἠγλαίωσεν χάρισεν*. Le même motif se trouve aussi dans l'épigramme suivante²⁴). Les personnes mentionnées dans l'épigramme ont érigé en commun accord la stèle afin qu'elle soit un monument éternel et rappelle aux passants les morts enterrés sous la stèle. Les mots *ἀέναον μνήμην* servent d'épithète à *στήλῃν*.

On trouve dans les inscriptions funéraires des formules analogues: Il est dit dans une épigramme d'Ancyra²⁵).

Θρέφας μοι Κάροπος στήλῃν μνήμης ἐπέθηκεν.

On peut rapprocher une épigramme de Tralles²⁶).

*Εἰκὼν ἢ λίθος εἰμί· τίθησι με Σείκιλος ἔνθα
μνήμης ἀθανάτου σῆμα πολυχρόνιον.*

Une épigramme de Thrace exprime une idée semblable²⁷).

*ἦρωι Ἀτειλιανῶ βωμὸν ποίησ[ε Σε]κοῦνδα,
μνήμα μὲν ἔσσομένοισι, σ[ῆμα δὲ] τῶ νέκνυ.*

A la ligne 7 les éditeurs ont corrigé le dernier mot en *Φιλετέρο(ν)* et entendu qu'il s'agit du patronyme de *Σύμφορος* mais je suis incliné à supposer que c'est son épithète. Il faut donc sans doute lire *φιλέτερος* et ne rien corriger.

A la ligne suivante les éditeurs ont lu *Μυρ(ο)μένη* pour *ΜΥΡΩΜΕΝΗ* de la pierre. Ils entendent que c'est le nom de la fille de *Καλιότερος*. Le nom est inconnu et sans doute un peu bizarre. Aussi les mots *ζήσασα φιλάνδρως* restent en l'air, le nom du mari n'étant pas indiqué. Ne peut-on pas supposer qu'il s'agit ici d'un participe du verbe *μυρόω*? C'est sans doute la femme et non la fille de Calliotéros qui est ici mentionnée. Il faut donc sans doute sous-entendre *Καλιότερον (γυνή) ζήσασα φιλάνδρως*: la femme de Calliotéros qui vivait en aimant son mari. Elle était encore vivante quand la stèle a été érigée sur la tombe de son mari Calliotéros, fils de Basileidès.

Le mot *παροδειπόφιλοι* est nouveau et il n'a pas été compris par les éditeurs qui traduisent la dernière ligne comme suit: «un souvenir éternel à ceux qui sont chers aux passants» (c'est à dire les défunts). Mais ce composé a évidemment le sens

24) *CIRB*, 992.

25) Peek, 1934.

26) Peek, 1955.

27) Peek, 1973.

«chers passants» et il est identique au nom avec l'adjectif *φίλοι παροδεῖται*.

Mme Boltounova a expliqué l'emploi des deux écritures différentes par un assez long intervalle de temps qui s'était écoulé entre la fabrication de la stèle et son érection sur la tombe. Cette opinion a été adoptée par les éditeurs du *CIRB*. Or les neuf premières lignes du début de l'épigramme jusqu'au mot *ἀποθνήσκειν* ne constituent pas une phrase ni un groupe de phrases ayant un sens complet. L'explication des éditeurs ne répond guère à la question pourquoi a-t-on interrompu le travail du lapicide précisément à cet endroit. Nous ne saurons pas la cause du changement d'écriture, mais on ne peut admettre qu'on ait gravé les neuf premières lignes avant la mort des personnes mentionnées dans l'épigramme, et les autres lignes après leur décès. Les éditeurs du *CIRB* ont vu dans la formule *παρ' ἀνδρῶν ἀνδράσι* un argument en faveur de cette thèse: les noms des défunts et parmi eux le nom de la femme ont été ajoutés quand le texte «essentiel» comme disent les éditeurs (les neuf premières lignes) était depuis longtemps gravé. Mais la première ligne de l'épigramme contient semble-t-il une pensée d'une portée générale, et je traduirais volontiers le mot *ἀνδρες* - gens.

Phanagoria

VII

CIRB, 992.

Stèle de calcaire avec relief, sur lequel deux hommes debout sont représentés. Ils serrent leurs mains droites; celui à droite est plus haut et porte une barbe, l'autre est imberbe. Sous le relief est gravée l'inscription. Les lettres des trois premières lignes sont plus grandes, leur hauteur est de 22 à 32 mm; la hauteur des lettres des autres neuf lignes est de 10-15 mm.

La stèle a été publiée par T. Knipovitch, *Viestnik drevniei istorii*, 1959, 1, pp. 112-117, cf. W. Peek, *ibid.*, 1960, 3, pp. 141 à 142).

Les corrections proposées par W. Peek ne sont pas mentionnées par les éditeurs du *CIRB* car ils ne donnent jamais une bibliographie complète et n'indiquent que les restitutions et les commentaires qu'ils approuvent. Cette méthode «négative» a de l'inconvénient pour le lecteur qui ne connaît pas toutes les publications dans lesquelles un document épigraphique du Bosphore a été discuté.

Γόκων Ἀγαθοῦ
[κα]ι Ἀγαθοῦ Γόκω-
νος, χαιrete.

- 4 Τρεῖς υἱοὺς με[ν] ἔφν]σε Γόκων γλυκίους· | παροδεῖτα
σὺ πατρὶ δ' ἐξ αὐτῶν [εἶ]ς Ἀγαθοῦς ἔθανε·
τῶν περιλειπομένων δὲ Τρ[ύ]φ[ω]ν, | Ἀπολλώνιος ἀμφοῖν
ἄπεισι[ν] ἐν τορέαις οἱ δὺ' ὁμοιότροποι
- 8 ἀφήμιον δόξης ἔνεκεν περικαλλῆς | ἔτευξαν
μνήμα κασιγνήτου καὶ πατρὸς ἀθάνατ|ον.

L. 7: ἀπεισι(ν ἐν) τορέαις, la première éditrice, lecture adoptée par les éditeurs du *CIRB*; ἀνέρε γ' ἐν στοργαῖς Peek.

La lecture de Peek ne s'impose pas, la deuxième lettre de la l. 7 n'est pas un *nu* mais un *pi*, et la quatrième n'est aucunement un *rho* et il n'y a pas de place pour la boucle de cette lettre. Les lettres *ΑΠΕΙΣΙ* sont claires et après ce mot on voit plusieurs lettres gravées et corrigées par le lapicide, seuls les lettres *ΕΝ* sont lisibles.

L. 8: εὐφήμιον Peek, mais l'*alpha* est bien visible et il n'y a pas de traces d'un *epsilon*.

L. 9: ἀθάνατ[ον] – Κνίροβιτς; ἀθάνατ|ον – *CIRB*. Les deux dernières lettres ont été gravées au dessous de la ligne.

Les éditeurs ont fait remarquer que la formule τῶν περιλειπομένων... ἀμφοῖν est employée au lieu de la tournure plus correcte οἱ περιλειπόμενοι... ἄμφω. Le terme τορέα (= τορεία) apparaît ici dans le sens de «relief». Quant à l'adjectif ἀφημιος les éditeurs ont souligné son nouvel emploi avec la signification «indicible». Pour la formule μνήμα ἀθάνατον on peut rapprocher ἀέναον μνήμην dans l'épigramme précédente²⁸).

Les éditeurs attribuaient la stèle d'après son écriture à la deuxième moitié du premier siècle a. C.

Université Hébraïque
Jérusalem

Baruch Lifshitz

28) Voir ci-dessus, p. 32.